

La rançon du « jass » - Lecture du Dimanche, du 29 juin 1913 -

Debout dans son petit bateau à fond plat, le vieux pêcheur arrangeait ses filets pour le lendemain. Sous le bonnet en peau de lapin qui recouvrait ses cheveux gris embroussaillés, les yeux brillaient encore du feu de la jeunesse. Avec des mouvements vifs, il achevait sa besogne, s'interrompant parfois pour regarder l'horizon qui se teignait de pourpre au couchant.

Je lui dis :

- Le temps est décidément au beau, père Rochat.

Il haussa les épaules et cracha par terre, geste dont il est coutumier ; puis, de sa voix grave avec l'accent montagnard et chantant qui accentue l'avant-dernière syllabe, il répondit :

- Oh !... là ! Vous vous trompez ; il y aura de la pluie !

Etonné, je regardai l'azur, bleu comme une turquoise, et le petit lac dont les eaux verdâtres étaient à peine ridées par une légère brise.

- Père Rochat, vous me contez des calembredaines, voyez plutôt le ciel ; d'ailleurs le baromètre monte.

- Ça se peut ; n'importe, il pleuvra demain. J'ai mon signe, et il a prédit le mauvais temps.

- Quel signe, père Rochat.

- Le sentier de la Côte, regardez comme il paraît proche de nous ?

En effet, la petite sente rocailleuse qui escalade la falaise à une centaine de mètres du rivage, se dessinait admirablement nette sur la paroi de calcaire ; on aurait été tenté presque d'allonger la main pour cueillir les touffes de genêts dorés qui bordaient le chemin. Tout en haut, la maisonnette du pêcheur se cachait à moitié sous un gros tilleul dont les grappes embaumaient l'air jusqu'au lac.

- Père Rochat, s'il pleut, vous ferez bonne pêche ; le tonnerre fait sortir la truite.

Oh !... là ! De bonnes prises, on n'en fait plus ; depuis qu'ils ont établi le chemin de fer, le poisson ne mord pas ; je crois que le sifflet de la locomotive est contraire. Ce n'est plus comme autrefois. Alors on pouvait s'enrichir, tandis qu'à présent... Peuh ! J'y vais encore parce qu'il me faut le lac ; je lui raconte mes affaires, et il garde fidèlement les secrets. Sans ça, je resterais à la maison, les pieds au chaud, près du poêle.

- Il y a pourtant du poisson ! hasardais-je ; on met des alevins chaque année.

- Parlez-en, de ces alevins, qu'on transporte dans des boîtes en fer-blanc ! Ils meurent avant d'arriver au lac. On nous en donne trente mille ; s'il en résistait seulement trois cents, on verrait la couleur de ce fretin, mais il n'en reste point... Puis, il y a les braconniers ; ces gueux se promènent avec leurs lignes traînantes et leurs engins interdits ; ils massacrent le peu qui vivote encore. Pour arrêter ces pirates, il faudrait un gendarme dans chaque bateau et encore, cela ne suffirait peut-être pas !...

- Père Rochat, vous exagérez ; le temps présent n'est pas si mauvais que vous l'assurez, et il y en a encore de beaux brochets !

Il éclata :

- Comment osez-vous dire ?... De beaux brochets !... Des vermisseaux ; à peine de quoi donner à déjeuner à mon chat Bismark. Si vous aviez vu la pêche que je fis un jour, cela valait la peine de tirer le filet.

- Oh ! Racontez-moi ! fis-je.

C'est que l'histoire est longue ; il faut s'asseoir.

Le vieux pêcheur, qui venait de sauter sur la grève sablonneuse, avisa un tronc de sapin déposé par les bûcherons ; il y prit place et, du geste, m'invita à côté de lui. Le soir tombait, très doux, mettant une ombre violette à la falaise et accentuant les contours de la longue crête ondulée qui ferme le vallon. Derrière vous, sur la croupe de la montagne, on devinait les troupeaux aux clochettes tintinnabulantes. Un moment, nous restâmes sans parler ; la grande paix de ce crépuscule d'été étouffait les paroles inutiles.

- Cette pêche, dit enfin le père Rochat, eut lieu il y a tantôt quarante ans. Mes cheveux n'étaient pas gris et il y en avait davantage sous mon bonnet que vous n'en voyez ce soir. Puis je lisais le journal sans avoir besoin de lunettes et la Mariette, ma femme, chantait tout le jour, tandis qu'à présent... Hum !... suffit ! Les vieilles chattes perdent l'habitude de faire leur ronron ; tout le monde sait cela.

Nous étions jeunes mariés ; la barque m'avait coûté deux mille francs, et il fallait payer l'intérêt au cinq à la Banque. On ne roulait pas sur l'or, vous pouvez le croire, mais le bonheur était chez nous. Le soir, en mangeant les pommes de terre bouillies en face de ma jolie petite femme aux joues roses, je me disais : «Veinard que tu es !... »

Mais les plus belles pommes sont presque toujours celles que les vers attaquent ; chez nous, il y avait aussi l'ennemi ; c'était mon goût immodéré pour les cartes. Chaque dimanche, au lieu de passer la soirée à la maison, je descendais au Lion d'Or faire ma partie de « jass » avec les amis. Je me disais : « C'est très laid, ce que tu fais-là. Comment peux-tu laisser ta femme seule au logis ». Mais la passion était trop forte ; il fallait obéir. D'ailleurs, Mariette, la bonne âme, me laissait libre et ne grondait jamais. En rentrant je la trouvais toujours avec un sourire.

Un dimanche, sept semaines après notre noce, je descendis comme à l'ordinaire au Lion d'Or. On venait d'amener le vin nouveau qui, par ma foi, avait fort bon fumet. Tout en causant et en battant le carton, on vidait les verres sans compter ; à la fin, je voyais trouble et je prenais le valet de pique pour le roi. Et je perdais, que c'était une misère !... Seulement, la malchance ne m'arrêtait pas et je m'excitais si fort qu'à la fin de la soirée, je me trouvais avec une dette de jeu de vingt francs. C'était la première fois et je n'avais pas le moindre sou vaillant.

A peine sorti au grand air, dans la nuit fraîche, le bon sens me revient. Comment faire pour trouver ces quatre écus, pensais-je, et la réponse ne venait pas. De grosses gouttes de sueur mouillaient mes tempes ; pourtant il ne faisait pas chaud, puisqu'on était en octobre. Enfin, après avoir tourné et retourné l'affaire, je vis bien qu'il faudrait vendre la Blanche, notre bonne chèvre, qui donnait tout juste le lait nécessaire au ménage. Mais que dirait Mariette ? Un frisson me glaçait le cœur rien que d'y penser et je ne me sentais pas le courage d'avancer. Pourtant la lueur de la lampe posée sur le rebord de la fenêtre semblait murmurer : « Viens, on t'attend ; pourquoi demeurer dans la nuit froide ? » Mais je n'osais pas. A la fin, reprenant courage, je me dis : « Allons ! Il n'y a pas besoin de raconter mes malheurs ce soir ; ce sera assez tôt demain ». Et, bravement, je mis la main sur le loquet.

Jamais peut-être Mariette ne fut plus avenante, ni plus jolie ; avec sa robe de milaine brune bien ajustée et ses bandeaux blonds ; elle était fraîche et souriait comme le printemps quand il sème les cardamines sur les prés. Elle me tendit la joue et pour un instant, j'oubliai les soucis.

Mais le lendemain, avant l'aube, toutes les pensées angoissantes revinrent ; il me semblait les voir en sarabande effrénée danser autour de ma pauvre tête fatiguée.

Mariette vit bien mon trouble et me demanda :

- Qu'as-tu, mon ami ?...

- C'est la migraine !

Et la bonne âme me força à avaler une tasse de café noir.

Huit heures sonnaient quand je partis pour la pêche. Un petit brouillard d'automne se traînait en bas sur les prés, mais on devinait le ciel bleu. En route, je rencontrai la mère Gonet et cela me réjouit, car elle m'a toujours porté bonne chance.

- Les filets seront pleins ! me cria-t-elle. Moi, je ne répondis rien, j'avais le cœur trop soucieux.

Une fois installé dans mon bateau, avant de prendre les rames, je fis à haute voix le serment du pêcheur, que mon grand-père récitait chaque fois qu'il voulait prendre une décision et je dis : « Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer ; par Michel le grand patron, par saint Georges et le dragon, je ne jouerai plus jamais au « jass ! »

Mais il s'agissait de trouver vingt francs pour acquitter la dette et je commençai à ramer. D'avoir juré, cela m'allégeait la conscience ; il me semblait que tout était plus joyeux, le brouillard moins gris et la chanson de l'eau plus harmonieuse. Les villages s'alignaient, tout blancs, le long des rives, et par-dessus les murs du cimetière, la vieille église regardait vers la montagne. On entendait les vaches que les gamins menaient pâturer, et dans les champs de pommes de terre, on arrachait les derniers légumes.

Je ramais sans hâte, avec la conviction que la mère Gonet avait prédit la vérité, et que les filets seraient pleins. Justement, les premiers étaient là.

Misère ! Il n'y avait pas le moindre vengeron et pas la plus petite truite. Fort déçu, je m'acheminai vers le haut lac, là où la rivière s'attarde sous les roseaux. Généralement c'est le meilleur endroit pour la pêche. Là encore, déception complète ; les belles promesses de la Gonet de se réalisaient pas, et il fallait rentrer bredouille, avec la triste perspective de mener la Blanche au Juif.

Accablé, je restais assis, la tête dans les mains, réfléchissant à ma situation, sans trouver le moyen d'en sortir. Il me semblait déjà voir les yeux de Mariette quand je lui raconterais l'histoire et le cœur me défaillait. Autour du bateau, les vagues clapotaient doucement ; c'était à la fois très doux et très attirant. Alors, pour échapper à l'obsession, car je sentais bien qu'en restant là, immobile, je finirais par répondre à l'appel de l'eau, je recommençai à ramer avec une sorte de furie. De la sorte je fus bientôt près du bord, en face du sentier que voici. Il y avait là mon dernier filet : par acquit de conscience, je m'apprêtais à le lever ; mais, ô surprise, la chose n'allait pas toute seule ; c'était terriblement lourd et je sentais en tirant de formidables secousses. On aurait pu croire qu'un requin était pris là-dedans. Après quelques efforts, je parvins à voir ma capture : c'était un brochet, mais un brochet comme on n'en voit pas tous les jours. Figurez-vous une bête mesurant un mètre vingt de longueur, qui se débattait de toutes ses forces. Avec sa queue, elle frappait l'eau qui me rejaillissait au visage et, par des sauts brusques, essayait d'échapper au filet. Mais je la tenais bien. Quand enfin elle fut hissée dans le bateau, j'eus presque peur ; en songeant à mon serment du matin, il me semblait voir Satan en personne. D'ailleurs la lutte n'était pas terminée, car le poisson continuait à se débattre comme un forcené et pour le maîtriser, il me fallut le mettre sous le banc et le maintenir avec les pieds.

Ce n'était pas une partie de plaisir ; à chaque instant je devais abandonner les rames et m'asseoir sur la bête furieuse qui cherchait à mordre. Je pensais : « Courage, c'est la rançon du jass ».

Quand il fallut débarquer, j'appelai pour avoir du secours, mais il n'y avait personne dans les maisons. Alors il me vint une idée ; ôtant ma veste, je mis la tête du brochet dans une entournure de manche et le reste du corps dans l'autre. Le pauvre animal se démenait comme le diable dans un bénitier, cela va sans dire.

A grand peine je portais ce lourd paquet dans mes bras ; déjà j'étais arrivé à l'angle de notre jardin, quand soudain la veste m'échappa et le poisson, libéré, fit un saut énorme dans la direction du lac. Plus rapide que lui, je bondis, me couche sur lui en criant :

- Mariette ! Mariette !

Quelques minutes plus tard, la bête gigotait dans le bassin de notre fontaine.

- Ce sera pour le dîner des officiers, expliquai-je à Mariette, et nous pourrons garder la Blanche !

Comme elle ne comprenait pas, je lui racontai l'histoire et, pour rassurer tout à fait la pauvre femme, je répétais encore une fois le serment du pêcheur : « Croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer ; par Michel, le grand

patron, par saint Georges et le dragon, je te jure, ma chère Mariette, que je ne jouerai plus au « jass ».

Et j'ai tenu parole.

Comme le soir tombait tout à fait, le père Rochat se leva et, rajustant sa ceinture :

Il faut rentrer ! dit-il.

Julie Meylan